

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux.

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROBON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 1.

MONTRÉAL, 26 FÉVRIER 1841.

No. 6.

ÉTUDES SUR NAPOLEON,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL DE BAUDUS.

Extrait de l'Ami de la Religion.

Nous avons voulu visiter cette église des Invalides, où reposent aujourd'hui les cendres de l'homme qui tint, pendant quelques années, la moitié de l'Europe dans sa main. Nous nous sommes avancé, à travers ces cours, dont la décoration théâtrale nous rappelle le rôle d'emprunt de Napoléon, jusque sous les voûtes où s'élevait naguère un magnifique autel à la gloire du Très-Haut. Cet autel, nous ne l'avons pas retrouvé : on l'a abattu pour faire place à l'homme qui n'a su que détruire. Les murs voilés de tentures funèbres, et l'éclat de mille bougies nous rappelaient que nous étions dans une église transformée en chapelle ardente : mais, à nos côtés, les flots d'une foule distraite et curieuse, qui semblait voler à un spectacle, et non pas chercher un tombeau, nous représentaient la mobile opinion de la France, si énergique autrefois dans ses malédictions contre le guerrier qui faucha tant de générations, si facile aujourd'hui à l'accepter comme un héros. Nous voici au pied de ce monument colossal, tout revêtu d'or, tout entouré de drapeaux, et au dessous duquel a été placé le cercueil de Napoléon. La multitude se récrie sur tant de magnificence, et pas un genou ne fléchit ! pas une prière ne s'élève du fond des cœurs pour implorer l'Éternel en faveur du conquérant qui a tant à se faire pardonner ! Nous nous trompons : devant l'autel provisoire qui fait face au somptueux mausolée, un prêtre prie. Oui, la religion a près de Napoléon un représentant qui intercede pour son persécuteur ; et Pie VII, dont les instances procurèrent à l'exilé un confesseur pour l'aider à bien

mourir, Pio VII nous apparaît dans ce prêtre suppliant : c'est le captif de Fontainebleau qui invoque le Dieu de miséricorde en faveur du captif de Sainte-Hélène. Mais la scule passe et s'écoule. Que rapporte-t-elle de cet appareil funèbre ? Ce qu'elle a été chercher. Non point les impressions profondes d'une douleur qu'elle n'éprouve pas, mais les impressions fugitives d'un spectacle imposant. Elle l'admirait hier ; elle l'a oublié aujourd'hui.

Au sortir des Invalides, nous avons ouvert les *Études sur Napoléon*. Quelle n'a pas été notre consolation en retrouvant dans ce livre les idées qui tout-à-l'heure remplissaient notre esprit, les sentimens qui agitaient notre cœur !

L'ouvrage de M. de Baudus est, avant tout, l'œuvre d'un militaire. Il embrasse trois parties distinctes : la Préface, où l'auteur explique les motifs qui l'ont amené à écrire son livre, et c'est un morceau plein d'intérêt ; le Coup d'œil sur la carrière militaire et politique de Napoléon, où nous aurions désiré peut-être plus d'ordre et de méthode ; enfin les Études, proprement dites, sur Napoléon, considéré surtout pendant la campagne de 1812. L'histoire de cette campagne, racontée par M. de Baudus, obtiendra le suffrage, non-seulement des militaires, appréciateurs naturels et spéciaux d'un tel livre, mais de tous les Français qui veulent se rendre un compte exact de l'immense catastrophe de 1812, juste punition de l'orgueil d'un honnre qui eut, il faut le dire, pour complice l'orgueil de tout un peuple dont il avait exalté l'amour-propre et l'ambition jusqu'au fanatisme.

Le noble et religieux auteur envisage de haut les événemens, et, dans les affaires de ce monde, il s'applique à faire ressortir l'intervention de la providence

“ Lorsque les trésors de la colère de Dieu contre notre patrie ont commencé à s'épuiser, n'a-t-il pas suscité un homme ? Qui oserait dire que la carrière de Napoléon ne présente pas tous les caractères d'une mission divine de réparation et de vengeance ? Et le prophète Isaïe ne semblait-il pas apercevoir cet homme extraordinaire à travers les siècles, lorsqu'il prononça ces magnifiques paroles : *Væ*, etc. ?

“ Napoléon, dans l'égarement de son orgueil, n'a pas d'excuse ; car il ne fut pas un aveugle instrument de la providence. Si un messager céleste ne vint pas lui porter des ordres du roi des rois et lui dire : *Dominus tecum erit*, sa conscience, nous en avons la preuve, lui expliqua très-bien à quelle source il puisait les inspirations qui assurèrent, pendant si long-temps, le succès de ses entreprises. Tout est remarquable dans l'aveu qu'il en a fait : les expressions dont il se servit, et le lieu où il se trouvait. ”

Le 8 juillet 1805, Napoléon revenait de Milan, où il s'était fait sacrer roi d'Italie, et il traversait le Mont-Cenis.

“ On conçoit que, parvenu au sommet de cette montagne, ayant, s'il est

permis de parler ainsi, un pied sur la France et l'autre sur l'Italie, cet homme ait été pendant un moment frappé plus vivement encore du sentiment de sa puissance : aussi ses premières paroles décollent-elles un mouvement d'orgueil. Mais les pensées religieuses dont il est rare qu'une arme élevée puisse se défendre à l'aspect du spectacle majestueux qu'offrent les hautes montagnes, ne tardèrent pas à exercer sur lui toute leur influence. Etant descendu de voiture afin d'examiner avec plus de soin les travaux auxquels on se livrait par ses ordres, pour terminer la route magnifique qui traverse cette partie des Alpes, il la parcourut à pied, et prenant le bras du maréchal Bessières qui l'accompagnait, il lui dit : " Eh bien ! Bessières, vous trouvez cela beau, n'est-ce pas ? Empereur des Français, et roi d'Italie ? — Sire, répliqua " le maréchal, il faudrait être difficile pour penser autrement. — Eh bien ! " reprit Napoléon, je ne me fais pas illusion j'e ne suis que l'instrument de la " providence ; aussi long-temps qu'elle aura besoin de moi, elle me conservera ; " quand je ne lui serai plus utile, elle me brisera comme un verre. "

M. de Baudus voit, dans cet aven de Napoléon, l'expression d'une pré-occupation de sa conscience, qui donne à la fois la clef des grandes actions qui produisirent son incroyable élévation, et celle des fautes inexplicables qui le conduisirent à sa perte.

" Il serait difficile de nier que, si ses succès présentent quelque chose de merveilleux, les fautes qui y mirent un terme offrent en même temps quelque chose de si étonnant, nous allons dire de si grossier, qu'il faut bien convenir que la main qui l'avait porté à un point de grandeur si élevé se retira de lui plus tard et l'abandonna à toutes les inconséquences de la raison humaine. Jamais contraste n'a été plus marqué, en effet, que celui qu'on est forcé d'observer entre la sagesse presque constante de ses mesures et de ses démarches pour établir et populariser son pouvoir, et le peu de sens de celles qui le firent tomber de si haut ; et si son mouvement d'ascension ne fut pas exempt de fautes, qu'elle autre autorité s'appliqua donc à porter remède aux suites désastreuses qu'elles devaient avoir, et le fit avec un tel succès que ces fautes mêmes tournèrent à son avantage ! Egalement, dans l'entraînement rapide qui le poussa à sa perte, il conçut pourtant d'admirables combinaisons, et l'événement le plus inattendu, préparé sûrement par le même pouvoir, les fit toutes échouer. Enfin, on ne vit pas sortir de la foule un homme dont le génie fut digne de balancer la fortune du sien : il fut visiblement abattu sous la main divine de celui qui règle les saisons, sous la main de celui dont le Psalmiste a dit : *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ?* "

En parlant au prince Eugène de l'excommunication lancée par le pape contre lui, Napoléon disait orgueilleusement : " Pense-t-il... que les armes " tomberont des mains de mes soldats ? " Eh bien ! en 1812, les mains nues de ces infortunés, soumises à toute la rigueur de la température, laissèrent tomber leurs armes menaçantes, et l'effet de l'excommunication fut visible aux yeux du persécuteur de l'Eglise. Dieu l'avait élevé pour procurer sa

gloire et restaurer ses autels : infidèle à cette mission, il s'était attaqué au Saint-Siège, alors qu'il aurait dû user de son ascendant pour propager la religion catholique en Europe, et Dieu l'avait abandonné.

M. de Baudus rattache à la campagne de 1812 une lettre curieuse. Le sous-gouverneur, chargé d'élever les fils du roi de Naples, entendait n'être gêné en rien sous le rapport des principes religieux qu'il voulait inculquer à ses élèves. Lorsqu'il s'occupait de préparer le prince royal à la première communion, on lui déclara qu'il fallait préalablement obtenir l'assentiment de Napoléon, dont les frères ou beaux-frères n'étaient que les lieutenants couronnés. Cet assentiment fut sollicité par Murat, et accordé par Bonaparte, " *qui approuvait*, écrit le roi de Naples, *qu'on parlât religion aux princes*, bien persuadé que ces enfans ne deviendraient jamais bigots, et ne " seraient jamais conduits par leurs confesseurs " Cette singulière lettre de Murat est datée du château de Matuzzewo, le 5 août 1812, et dès le 7 septembre, l'homme qui, dans son orgueil, parlait sur ce ton de l'éducation religieuse à donner aux enfans, sentait la main divine s'appesantir sur lui à la bataille de la Moscowa, où un simple rhume suffit pour l'empêcher d'agir, et par conséquent de rendre cette affaire décisive.

Napoléon avait bien la conscience du mal qu'il commettait : car, parlant à Sainte-Hélène de la captivité de Pie VII, il déclara que, quant à lui, comme homme et comme officier, il n'aurait point hésité à refuser de garder le pape, attendu, disait-il, que de tels emplois sont du domaine de la délicatesse intérieure, et que, dans nos mœurs européennes, le pouvoir doit être limité par l'honneur. La providence, se justifiant elle-même, précipita le persécuteur du Saint-Siège du haut degré de puissance où elle avait permis qu'il s'élevât, et, prenant l'humble vicaire de Jésus-Christ, elle le conduisit aux portes de la ville éternelle, où elle le fit rentrer aux acclamations unanimes des peuples de l'Europe.

Bonaparte fut relégué à l'île d'Elbe. Mais bientôt, le lion de la Corse, après avoir rompu sa chaîne, s'élança sur le continent pour reconquérir *seul* un empire.

" Non, dit à cette occasion le P. de Géramb, dans son *Voyage de la Trappe à Rome*, non, jamais Dieu, voulant donner aux maîtres de la terre une grande et terrible leçon, n'avait montré d'une manière aussi solennelle qu'il est le roi des rois, et qu'il dispose à son gré des sceptres et des couronnes. Un homme se présente *seul* pour s'emparer de la France, et il s'en empara parce que Dieu le permit ; mais, quand il est remonté sur le trône, qu'il est entouré de ses vaillans guerriers, Dieu se retire, et l'on voit bientôt

le même homme abandonné de tout le monde, et mené captif sur un rocher brûlant de l'Atlantique, pour y finir son aventureuse existence.

« Bonaparte, ajoute le noble religieux, victime du despotisme impérial, Bonaparte a inondé l'Europe de larmes et de sang, il a été le fléau de son époque ; tant que je l'ai pu, j'ai combattu contre lui. Je défendais mon pays, je faisais mon devoir : avait-il le droit de me faire enlever et conduire à Vincennes ! A cette pensée, j'ai frémi long-temps : mais, quand j'ai eu considéré que, sans cette détention, je n'appartiendrais pas au Seigneur ; que je serais encore du nombre de ceux qui ne pensent pas à l'éternité, j'ai admiré les voies de la providence ; j'ai respecté en Bonaparte l'instrument des miséricordes de Dieu sur mon ame, et du respect j'ai passé à la reconnaissance. Que de fois j'ai prié pour le repos de son ame ! Et dans ce moment même, quand, l'île d'Elbe disparaissant à mes yeux, je priais, tête nue, et les yeux élevés vers le ciel, je priais encore pour le prisonnier de Sainte-Hélène. »

Le P. de Géramb avait trouvé dans Pie VII l'exemple de cette mansuétude et de ce généreux pardon.

Dans cet homme qui avait abusé, pour l'accabier, de la prospérité dont il était comblé par la providence, Pie VII ne voulut jamais voir qu'un fils. Aussi, dit M. de Baudus, lorsqu'il le sut malheureux sur le rocher de Sainte-Hélène, n'eut-il qu'une pensée, celle de lui procurer des consolations, et, avant de s'endormir du sommeil des justes, le pontife apprit avec bonheur que le lit de mort de ce victorieux avait été entouré de tous les secours de la religion.

Au milieu des égaremens qui lui faisaient dire en Egypte : Dieu seul est Dieu, et *Mahomet est son prophète*, et qui, en Europe, lui firent persécuter le pontife romain, Bonaparte conservait les impressions d'une enfance chrétienne. Ces hommages à Mahomet, ces insultes au Saint-Siège, n'étaient que d'horribles inconséquences dictées par l'ambition ou par l'orgueil, et contre lesquelles protestait l'homme intérieur. Voyez-le sur le champ de bataille de Fleurus. Un officier supérieur prussien fixe son attention. Il fait donner les premiers soins au blessé sous ses yeux, puis, appelant un paysan belge, il lui demande d'un ton grave : « Crois-tu à l'enfer ? — Oui, sire. — Eh bien ! si tu ne veux pas y aller, prends soin de ce blessé, que je te confie : fais-le emporter : sans cela, Dieu t'y fera brûler, car il veut qu'on soit charitable pour son prochain. » Paroles remarquables dans la bouche de celui qui ne semblait voir dans les hommes que de la *chair à canon* ! Mais, en ce moment, c'était l'enfant chrétien qui réagissait sur l'impitoyable conquérant.

Il réagit bien autrement au dernier jour.

Nous n'aimons pas le scepticisme qui, sur le cercueil d'un grand coupable, vient contester froidement la valeur de son repentir. Nous croyons à celui de Napoléon comme à celui de Talleyrand, parce que les miséricordes de Dieu sont un abîme où toutes les fautes, tous les crimes peuvent se consumer au feu de la charité divine. Nous bénissons donc, avec M. de Baudus, la providence d'avoir ramené à elle, par l'amertume d'un exil solitaire, l'homme qui s'était reconnu son instrument.

Lorsque Bonaparte eut reçu l'extrême-onction, il adressa à M. de Montholon ces belles paroles, désaveu et réparation de bien mauvais jours :

“Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs ! Je vous souhaite, général, à votre mort, le même bonheur. J'en avais besoin, car je suis Italien, voyez-vous, enfant de classe de la Corse. Je n'ai pas pratiqué sur le trône, parce que la puissance étourdit les hommes ; mais j'ai toujours eu la foi. Le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'aime. Je veux laisser un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse. Je veux rendre gloire à Dieu, général : donnez des ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre voisine ! on y exposera le saint Sacrement. Je doute qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé, mais je veux l'implorer. Vous ferez dire les prières des quarante heures.” Puis, se ravisant : “Non, dit-il, pourquoi vous charger de cette responsabilité ! On dirait que c'est vous, noble et gentilhomme, qui avez tout commandé de votre chef ; je veux donner les ordres moi-même.”

Nous terminerons cet article de *l'Ami de la Religion*, par les réflexions suivantes empruntées à *l'Univers* :

Les honneurs funèbres, rendus à Napoléon, le 15 décembre, ont été un hommage solennel rendu à la religion. Ce prêtre qui est allé léguer les dépouilles du héros au sortir de la tombe de Sainte-Hélène, qui les a accompagnées de la prière chrétienne jusqu'à leur arrivée, qui les précédait pieusement jusque sous le porche de l'église ; ce pontife environné d'autres pontifes et d'un nombreux clergé qui les recevait avec l'encens et la bénédiction ; l'Église invoquant le dieu de la paix en faveur de celui qui ne parut croire pendant sa vie qu'au dieu des batailles, appelant la miséricorde sur l'homme qui fit peser sur ses semblables des rigueurs inexcusables, oubliant, à cause des actes glorieux de son commencement et des sentimens pieux de sa fin, les douleurs et les humiliations qu'elle put lui rapporter pendant son règne, laissant les injures pour ne se rappeler que les bienfaits, et chantant à Dieu de glorifier au ciel, comme il est glorifié sur la terre, son serviteur qui a pu n'être pas irréprochable, qui a pu s'égarer dans son orgueil ; mais qui, pourtant, ne l'a jamais nié ni son Fils Jésus-Christ, qui, plus fort que son siècle, l'a vaincu en ce point comme en d'autres, et a plusieurs fois confessé la vérité chrétienne ; tout cela, tout ce spectacle, ces prières, ces sentimens hautement ex-

primés, tout cela est profondément religieux. Napoléon vainquait, il remportait sa plus belle victoire, quand il remplaçait par le culte véritable les anarcbiques impiétés qui venaient de troubler et de flétrir la France; il vainquait, quand descendant dans sa conscience, il s'endormait dans la paix de Dieu, fort de son repentir et de la miséricorde divine ! l'Eglise vainquait aussi avec lui, quand on venait lui demander la consecration d'une si grande gloire.



C O U R S

DE

LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLIQUE.

§ 4me. *Des livres de Josué et des Juges.*

1. Le livre de Josué et son contenu.--2. Endroit par où le livre de Josué se distingue particulièrement.--3. Le livre des Juges et son contenu.--4. Ce qu'on peut surtout remarquer dans le livre des Juges.

1. *Le livre de Josué* porte le nom du guerrier qui commanda les Israélites après Moïse, lorsque ce peuple, entouré d'ennemis, avait moins besoin d'un législateur que d'un général. Ce livre, dont Josué lui-même est regardé comme l'auteur, embrasse un espace de vingt-sept ans, une période de victoires et de conquêtes, terminées par le partage de la Terre-Sainte entre les douze tribus.

2. Le livre de Josué se distingue particulièrement par les morceaux oratoires. Il faut remarquer parmi ces discours celui des députés d'Israël aux chefs des tribus de Gad et de Ruben, qui avaient élevé un autel au delà du Jourdain :

D'où vient, leur dirent-ils, que vous violez ainsi la loi du Seigneur ? Pourquoi désertez-vous le Seigneur, Dieu d'Israël, en dressant un autel sacrilège contre le culte qui lui est dû ? N'est-ce pas assez que vous ayez péché comme nous à Beelpnégor, et que la tache de ce crime ne soit pas encore effacée parmi nous, malgré tout ce qu'il en a coûté de sang à notre peuple ? Vous autres, vous abandonnez aujourd'hui le Seigneur, et demain sa colère éclatera sur tout Israël. Si vous croyez impure la terre qui vous est échue en partage, que ne passez-vous dans celle où se trouve le tabernacle du Seigneur, pourvu seulement que vous ne vous sépariez point d'avec nous en bâtissant autel contre autel ? N'est-ce pas ainsi qu'Achaz, fils de Zaré, viola le commandement divin et que la colère céleste s'étendit ensuite sur tout le peuple d'Israël ? Et cependant il avait péché tout seul, et plutôt à Dieu qu'après son crime il eût aussi péri lui seul !

3. *Le livre des Juges* porte le nom des treize suffètes, espèce de dictateurs qui succédèrent à Josué. Ce livre, écrit après l'extinction de cette

magistrature, contient l'histoire des Israélites depuis la mort de Josué jusqu'au gouvernement de Samuël.

4. On peut d'abord remarquer, dans le livre des Juges, le cantique de la prophétesse Debbora et de Barac, en actions de grâces pour la victoire remportée sur Jabin (c. v) :

Vous qui vous êtes signalés entre les enfants d'Israël par le mépris des périls et de la vie, bénissez le Seigneur.

Ecoutez, rois ; princes, prêtez l'oreille : C'est moi, c'est moi qui chanterai le Seigneur, qui consacrerai des hymnes au Dieu d'Israël.

Seigneur, lorsque vous êtes sorti de Scïr et que vous passiez par le pays d'Edom, la terre a tremblé, les cieux et les nuées se sont fondus en eau.

Les montagnes se sont écoulées comme l'eau devant la face du Seigneur...

On avait cessé de voir de vaillants hommes dans Israël ; il ne s'en trouvait plus jusqu'à ce que Debbora se soit élevée, jusqu'à ce qu'il se soit élevé une mère dans Israël.

Puis elle s'anime elle-même, et, dans son enthousiasme, elle se croit encore au milieu du combat :

Courage, courage, Debbora ; exercez-vous et chantez le Seigneur. Excitez-vous, ô Barac, saisissez-vous des captifs que vous avez faits...

Le ciel a combattu pour nous : les étoiles ont lancé contre Sisara les foudres et les éclairs.

Le torrent de Cison a entraîné leurs cadavres ; il a entraîné l'âme des forts...

Ainsi périssent, ô Seigneur, tous vos ennemis ; mais que ceux qui vous aiment brillent comme le soleil lorsque ses rayons éclatent au matin.

Nous pouvons encore citer l'apologue de Jonathan, qui présente la naïve simplicité de ceux qu'on attribue à Ésope, dont on ne place l'existence qu'environ six siècles après. Nous indiquerons encore le discours de Jephté au roi des Ammonites, et l'histoire de Jephté lui-même, sur laquelle semble être calquée celle d'Idoménée.

M. Mollevaut a rendu avec bonheur l'épisode de la fille de Jephté :

La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée ;
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante à l'écho des forêts,
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

“ La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore,
Le palmier verdoyant ne craint point de périr ;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi, je vais mourir !

“ Mes compagnes un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d’orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi, je vais mourir !

“ Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s’ils viennent à fléchir,
Elles seront l’appui de leur faible vieillesse,
Et moi, je vais mourir !

“ Toi qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père, et daigne les tarir ;
Donne-lui tous les jours dont sa rigueur me prive,
Et je saurai mourir !”



DU JEUNE ET DU CAREME,
CONSIDÉRÉS SOUS LE RAPPORT PHYSIOLOGIQUE ET HYGIÉNIQUE.

(ARTICLE PREMIER.)

Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, de vous sentir dominé par un vif besoin de méditation, poursuivi par le désir de réaliser dans votre tête une pensée commencée la veille, de la voir entière, depuis son origine jusqu'à ses extrêmes conséquences ; de lui donner une forme qui la dessine, qui l'exprime nettement, pour l'instruction des autres ou pour votre pure jouissance. Vous vous occupez, j'imagine, de quelque chose en quoi s'exerce votre activité, en quoi se complait votre intelligence ; vous aimez la poésie ou la philosophie, ou la science, ou les arts ; vous ne restez pas étranger aux problèmes qui, de nos jours, agitent l'humanité : vous avez des êtres auxquels vous vous êtes attaché en cette vie ou que vous avez perdus ou quittés ; vous avez, en un mot, une tête qui pense, un cœur qui bat. Or lorsque quelqu'une de ces choses graves et saintes, vous a préoccupé plus vivement que de coutume, qu'avez-vous fait ? Le matin, vous vous êtes renfermé dans votre chambre, vous avez abandonné pour quelque temps le soin de votre corps, et vous vous êtes livré pendant plusieurs heures à la réflexion et à la liberté d'esprit ; ou bien, si le soleil levant était beau, et le ciel pur, vous êtes allé respirer en plein air, le corps vuide de nourriture, l'âme toute entière aux impressions que faisait naître en vous le magnifique spectacle de la nature, toute entière aux souvenirs, aux espérances, aux rêves qui traversaient votre imagination encore dans sa fraîcheur et dans sa pureté.

Il y a des heures, des jours, des semaines où l'homme veut du recueillement et de la liberté d'esprit, et où, pour cela, il se nourrit avec plus de modération que de coutume.

Voilà ce que chacun a expérimenté en lui-même ; voilà ce qu'on recommandé à leurs disciples Pythagore, Aristote, tous les grands philosophes qui n'ont pas compris qu'on put mettre l'homme à un certain régime moral, sans le mettre à un certain régime corporel qui, sans

faire dépendre la sagesse de l'hygiène, ont pourtant démontré qu'il y avait de l'hygiène dans la sagesse, et de la sagesse dans l'hygiène. Les physiologistes et les médecins de quelque bon sens, réclament incessamment dans leurs livres contre notre commune intempérance: nous mangeons, disent-ils, à toute heure et presque sans règle et toujours trois ou quatre fois plus qu'il n'est nécessaire. Nous chargeons notre estomac de liqueurs abondantes et stimulantes qui usent sa vie et le font vieillir de bonne heure, et après nous être comportés comme si la digestion était notre principale et définitive affaire, nous entreprenons d'autres affaires qui en souffrent et qui font souffrir la digestion. Nous excitons ainsi, ajoutent-ils, nous étouffons, nous pervertissons notre système nerveux, nous dérèglons toutes nos actions, nous créons à notre organisation mille besoins factices. Or, les besoins factices sont le plus cruel ennemi du vrai développement de notre nature. Puis, dans leurs histoires de maladies chroniques, d'affaiblissemens et d'épuisemens nerveux, de fièvres désorganisatrices, toujours les mêmes plaintes sur les déplorables et mortels effets de l'intempérance qui dénature l'activité de la veille et les fonctions salutaires qu'elle est destinée à entretenir, qui pervertit le repos du sommeil et sa force réparatrice.

Pourquoi donc ces éternels avertissemens de la physiologie, depuis Pythagore jusqu'à Cabanis, ne sont-ils pas écoutés? Pourquoi ce qui mettrait l'humanité dans les meilleures conditions de sa perfection intellectuelle et morale est-il à ce point négligé? C'est que notre nature pleine d'intempérance, de concupiscence, se révolte à chaque minute contre ce qui lui est même démontré être bon, sage, salutaire: c'est qu'il n'y a qu'une puissance reconnue divine qui soit capable de mettre un frein aux caprices de notre goût et de notre ventre. Notre *bête*, dirait Mr. Xavier De Maistre, demande continuellement des choses inutiles et nuisibles à notre âme qui a la faiblesse de les lui accorder. Il faut donc que l'âme ait la force de dire à *la bête*: "Attends."

Hippocrate a dit, avec l'admirable grâce de langage qui lui est propre, que quand on est au plus haut degré de la santé, il faut en descendre. Eh bien! on peut dire de la plupart des hommes du monde, pleins d'une si ardente activité pour leurs affaires, pour leurs plaisirs, de ces hommes qui songent si peu à imposer le frein à leur bête, qui sont si fatigués ou si brillamment de physionomie, qu'ils sont arrivés au plus haut degré de la santé, et que conséquemment ils feront bien de descendre de temps en temps par le jeûne et la diète; au-delà de ce point culminant où vous les voyez si satisfaits d'eux-mêmes, se trouvent toutes les suites malheureuses de la pléthore et du spasme; toutes les maladies qui sont autant de portes ouvertes à la mort, et, on peut ajouter, toutes les passions et tous les vices.

En médecine, l'utilité de l'abstinence bien ménagée ne fait donc pas question. La diète est le remède de beaucoup de maladies: elle en est aussi le préservatif.

Mais il y a dans le monde des esprits singuliers qui s'amuse à développer surabondamment les mauvais effets de l'abstinence.

Voici, dit-on, les effets de l'abstinence: les forces diminuent, le pouls devient faible, se ralentit, la peau pâlit, le corps maigrit, les sécrétions et les excréments nécessaires à la santé languissent, le système nerveux devient ir-

ritable, le dégoût des alimens survient, la bouche s'empâte, etc. etc. Si l'abstinence continue, des foyers d'irritations viscérales et intérieures s'établissent, l'estomac et les intestins deviennent douloureux, la fièvre s'allume, la santé est plus ou moins compromise, la vie plus ou moins menacée. Saint Bernard, sainte Thérèse, un grand nombre de saints ont horriblement souffert, pendant de longues années, de gastrites et d'entérites chroniques. Ce n'est pas tout : les expériences de la physiologie moderne ont bien prouvé que la condition la plus favorable à l'absorption est la faiblesse ; que, conséquemment, l'état de débilité, où l'abstinence laisse l'économie, dispose celle-ci à l'absorption des miasmes : de-là la production des fièvres miasmiques, des maladies putrides, épidémiques, etc. etc. Depuis la réforme jusqu'à présent, depuis Luther, Erasme, Melancthon jusqu'aux médecins et aux philosophes de nos jours, on s'est ainsi plu à exagérer les inconvéniens et les dangers du jeûne. On a par mégarde ou par mauvaise foi confondu les effets de l'abstinence avec ceux de la faim violente et extrême et porté contre la religion et la saine philosophie des accusations qui ne les atteignaient pas. Écartons ce qui, se rapportant à la faim, ne peut être objecté au jeûne ; écartons ce qui est dit de l'absorption miasmique et épidémique, puis-que la religion a toujours tenu compte de ces circonstances exceptionnelles et toujours fait cause commune avec la médecine, pour combattre tout ce qui nuit à l'homme. Écartons encore St. Bernard, St. Thérèse et tous ceux qui se sont voués à une vie exceptionnelle et expiatoire en faveur de l'humanité, car ici la question n'est plus de l'hygiène. Écartons tout cela, que reste-t-il ? Une vaine déclamation qui n'empêche pas que la plupart des maladies naissent de l'intempérance, que les hommes les plus sobres et les plus sévères ont généralement montré le plus de force de caractère dans la pratique de la vertu, et qu'ils ont fort souvent joui d'une très-longue vie.

Est-ce pour un homme un aussi grand mal, qu'on l'a dit, de rompre pour un temps ses habitudes. Nous avons déjà établi en fait que ces habitudes étant généralement mauvaises, il y avait avantage à les rompre. Celse, dont l'expérience a été confirmée sur ce point, pose comme principe fondamental de l'hygiène, que l'homme en bonne santé ne doit jamais avoir un genre de vie invariable ; pourquoi ? c'est que suivant la judicieuse observation d'Hippocrate, tous changemens subits sont préjudiciables ; et les changemens dans la vie étant impossibles à éviter, on doit s'y accoutumer d'avance, afin qu'ils soient moins subits, et conséquemment moins préjudiciables. De plus, si ces changemens dans le régime se font en même temps que les passions se tempèrent, que les dispositions morales prennent un meilleur cours, que l'homme devient plus sage, ils seroient encore d'une bien plus utile et plus heureuse prévoyance. Or, il faudrait pourtant, quand on traite de la santé de l'homme, de ce qui lui nuit, de ce qui lui convient, il faudrait perdre l'habitude de raisonner, comme on fait dans un laboratoire de Chimie. Car ici il y a, il est vrai, un sac et un tube membraneux prêts à recevoir les matériaux de la digestion ; mais il y a de plus l'homme, être pensant, aimant, croyant, agissant.



Le petit catéchisme suivant que nous extrayons du code civil et criminel

qui nous régit, sans viser à des motifs et à des considérations d'un ordre aussi relevé que ceux de l'article précédent, n'en prescrit pas moins sévèrement l'abstinence à tout bon sujet de l'Empire Britannique.

Q. Est-on obligé de manger maigre les jours d'ASTINENCE, en anglais *Fast Days*?

R. Par le Statut de la 2^{me}. et 3^{me}. d'Ed. VI, ch. 19 pour l'encouragement des pêches et l'augmentation du bétail ; et par celui de la 5^{me}. Eliz. ch.5, concernant les institutions politiques de la marine ; et encore par celui de la 35^{me}. année du règne de la même reine, ch. 7. il est ordonné que qui que ce soit ne mangera d'aucune espèce de viande les Vendredis et Samedis, les jours de jeûne, ni pendant le Carême, ni les jours d'abstinence, sous peine de 20s. d'amende, ou d'un mois de prison ; excepté ceux qui ont permission du Roi, de l'Évêque, du Curé ou Vicaire, les personnes âgées, les infirmes, les malades, les femmes enceintes ou en couche, les prisonniers et les militaires ; et toute personne dans la maison de laquelle on trouvera de la viande un jour d'abstinence et qui n'en informera pas un officier public autorisé à punir cette offense, encourra une amende de 13s. et 4d.

Q. Devant qui doit être poursuivie cette offense et dans quel temps ?

R. On doit la poursuivre aux Assises ou Sessions, dans les trois mois après l'offense commise.

Q. Comment doit être distribuée l'amende ?

R. Un tiers au Roi, un tiers au dénonciateur et l'autre tiers aux Marguilliers de la paroisse où l'offense a eu lieu, pour l'usage des pauvres.

Si les officiers de police et autres magistrats tiennent la main à l'exécution de cette loi, assurément il y aura RÉFORME dans la Province du Canada.

NOTICE SUR LES TRAPPISTES.

Tout le monde a entendu parler de M. de Rancé, cet abbé opulent et délicat qui passait sa vie dans la mollesse et les plaisirs. On sait sa conversion inespérée et la vie austère à laquelle il se dévoua. Après avoir charmé le monde par l'élégance de ses manières et les grâces de son esprit, il l'édifia par la fondation de l'abbaye de la Trappe, où l'on vit tout d'un coup revivre les vertus qui avoient illustré les disciples de saint Bruno et de saint Bernard. Le grand Bossuet alloit souvent à la Trappe, et il reste dans ces lettres d'honorables traces de l'enthousiasme qu'excitait en lui la piété des trappistes, ces anges de la terre. L'abbé de Rancé mourut comme il avait vécu à la Trappe, c'est-à-dire en saint. Mais son ordre, au lieu de s'éteindre avec lui, prit au contraire dans la suite de nouveaux accroissemens. Lorsque la révolution française éclata, les trappistes préservés de tout contact impur

par la règle austère de leur pieux fondateur, ne songèrent point, comme tant d'autres religieux, à rentrer dans leurs familles. Il sortirent de France et allèrent fonder des monastères en Fieumont, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Espagne, en Amérique. Lors de la restauration les trappistes, partagés en plusieurs colonies, retournèrent en France. Les uns s'établirent à Meillerie sous la conduite de dom Antoine, les autres au Port-du-Salut, près Laval, et au Gard, près d'Amiens, sous la direction de dom Eugène. D'autres encore allèrent à Aiguebelle, près de Valence. Dom Auguste de Lestange était à la tête de ceux-là. En juillet 1830, des Trappistes partis de l'abbaye du Gard allèrent relever la maison de Bellevaux où se trouvaient des religieux de l'ordre de Sept-Fonts. Cette maison est située dans le diocèse de Besançon dont Mgr de Rohan occupait alors le siège. A la suite de la révolution qui survint peu de jours après l'installation des nouveaux hôtes de Bellevaux, les trappistes se retirèrent en Suisse, à Gêronde. En 1834, ils retournèrent, par les soins de M. Breuillet, dans le diocèse de Besançon, et se fixèrent au val-Sainte-Marie. De nombreux secours spirituels prodigués aux habitans des campagnes, d'utiles travaux entrepris dans les environs de l'abbaye, ont recommandé ces religieux à la vénération et à la reconnaissance publiques.

Tous nos lecteurs ne savent peut-être pas qu'il y a aussi à Tracadie, dans la Nouvelle-Ecosse, un établissement de Trappistes fondé, depuis plus de quinze ans, par le révérend Père Vincent. Ce religieux était un des membres de l'établissement qui avait été fait, il y a plusieurs années, dans le Kentucky, mais qui a été abandonné à cause de l'insalubrité du lieu. Le Père Vincent a avec lui un prêtre du même ordre (le Père François) et quelques frères, dont quelques-uns sont venus de France, pour l'aider dans son établissement. Le climat dur de l'Amérique ne permettant pas à ces bons religieux de suivre la règle de l'Ordre dans toute sa rigueur, le Pape a permis, par un décret *ad hoc*, au Père Vincent qui est revenu de Rome l'année dernière, de suivre avec ses religieux, la règle mitigée du Tiers-Ordre de la Trappe. Qu'il est beau, qu'il est généreux le courage de ces hommes de prière qui renoncent aux douceurs de la vie, se condamnent volontairement à un silence perpétuel pour ne converser qu'avec Dieu et en obtenir des grâces pour leurs frères !

Pour les Mélanges Religieux.

—o—

RETRAITE SPIRITUELLE DE CONTRECŒUR.

Sit nomen Domini benedictum.

Oui, Mr. l'Éliseur, béni soit mille fois le Dieu de miséricorde, qui daigne visiter son peuple et qui, pour ces tems de besoin et peut-être de dangers, nous réserve des ministres dont la sainteté, dont le zèle ardent, dont la puissance de la parole rappellent parmi nous les beaux jours de la ferveur évangélique !

Certains gens diront peut-être que cette exclamation est le produit de l'enthousiasme, et je leur répondrai : oui, c'est de l'enthousiasme, mais de cet enthousiasme religieux et par conséquent profond et réfléchi, qui s'empare du cœur de tout vrai catholique qui a eu le bonheur de jouir du spectacle consolant qui a tellement possédé nos âmes, pendant les cinq derniers jours, qu'ils ne nous ont paru qu'un moment, et un moment d'autant plus court que chacun aurait voulu retenir sur ses lèvres la coupe de l'ineffable félicité, dont il savourait toute la douceur.

Animé d'un zèle incessant pour le salut des ouailles confiées à ses soins, notre pasteur conçut le projet de donner une retraite générale à sa paroisse, pendant les prières de *quarante heures*, en les commençant deux jours plutôt. A cet effet, connaissant l'ardente charité de notre Evêque, il demanda et obtint que Sa Grandeur, Mgr. de Montréal, vint présider les exercices des trois premiers jours.

Nos habitans, qui par de fréquens voyages à Montréal, avaient appris l'heureuse nouvelle des grandes choses que Dieu a opérées dernièrement dans cette ville et qui étaient saintement jaloux du trésor de grâces que le St. Esprit y a si visiblement répandu, nos habitans, dis-je, n'eurent pas plutôt appris que Dieu venait aussi, pour ainsi dire, frapper à leur porte, qu'une véritable commotion électrique se fit sentir dans toute la paroisse et que chacun se hâta d'arranger ses affaires du tems pour ne s'occuper, pendant la retraite, que de la seule et véritable affaire de l'Éternité. Aussi, quoique les élémens semblaient s'être conjurés pour mettre obstacle au concours des fidèles, dès le vendredi matin la réunion était complète. Ni le froid excessif qui régna pendant tout le temps de la retraite, ni la neige qui encombrait les chemins, ni la distance, rien enfin ne fut capable d'arrêter un peuple avide d'entendre la parole de Dieu et de profiter de ces jours de grâces. Presque toutes les maisons du village étaient encombrées des personnes qui habitent les extrémités de la paroisse et qui, pendant cinq jours, couchèrent sur la dure et ne se nourrirent que de pain.

Mais ce qu'il y eut de plus admirable et de plus touchant, ce fut la ferveur et le profond recueillement avec lesquels tout le monde assistait aux offices; point de bruit, point de causeries, ni en entrant à l'église, ni en sortant du saint lieu; on voyait que chacun se pénétrait du but de la retraite. Autour des tribunaux sacrés, l'affluence fut toujours si considérable que, malgré leur zèle, Mgr. et sept à huit Prêtres eurent peine à terminer toutes les confessions au dernier instant et cependant tous, et notre pieux Evêque à leur tête, étaient au confessionnal de 5½ du matin à 10 heures du soir!

L'infatigable Prélat ne quittait le confessionnal que pour monter en chaire, et il n'eut pas un moment de repos pendant les trois jours qu'il passa parmi nous, mais sa belle âme dut être soulagée par la docilité et, j'ose dire, la religieuse ardeur avec lesquelles ses auditeurs écoutaient ses paroles si pleines d'unction. Une fois de plus se sont vérifiées, dans la personne d'un des successeurs des apôtres, ces paroles prophétiques que le divin maître adressait à ses disciples: "Vous serez désormais des pêcheurs d'hommes." Ce charitable Prélat eut la consolation de voir s'approcher de la Table commune du bon Pasteur plusieurs brebis, qui depuis longtems s'en étaient écartées, et qui se nourrissaient de la bryère desséchée qui croît dans les arides terrains de l'indifférence et de la tiédeur, sur les confins de l'incrédulité et par conséquent sur le bord de l'abîme.

Mgr. parut Dimanche à midi pour aller présider la retraite de Berthier et dès cet instant les exercices furent continués par Mr. Ginguet, curé de St. Charles. Il m'en eut de blesser la modestie de ce monsieur; mais aussi, en mon particulier et comme interprète de toute la paroisse, c'est un besoin pour mon cœur de lui payer le juste tribut de reconnaissance qui lui est dû. Dans ses sermons et dans les instructions qu'il nous a données, il a traité différens sujets avec cette éloquence pénétrante qui ébranle et touche tous les cœurs. Il nous a montré l'Enfer, cet Enfer si terriblement réel, dont l'idée empoisonne toujours toutes les jouissances de l'impie et dont les flammes menaçantes brillent à travers le voile, toujours diaphane, qu'il cherche en vain à épaissir, afin de se livrer à ses fausses jouissances..

Heureusement l'habile orateur ne nous avait parlé des horreurs de l'Enfer que pour nous faire mieux goûter les délices du Paradis, de cette céleste Cité qu'il dépeignit si belle que j'entendis un de nos habitans dire, en sortant de l'église: "ah! j'ai hâte de bien mourir; le ciel est si beau!" Je ne finirais pas, si je voulais parler de tout ce que cette solennité a présenté d'intéressant et de consolant pour toute âme sensible et religieuse; mais je ne puis oublier les allocutions prononcées lors des touchantes cérémonies de la consécration à la Ste. Vierge et de l'amende honorable, la première par Mgr. et la dernière par Mr. Ginguet. Aux paroles pleines d'unction et de sentimens que l'orateur faisait entendre du haut de la chaire, tous les cœurs délicieusement et, en même temps, douloureusement émus volaient vers ce divin Jésus dont le divin corps exposé sur l'autel était l'objet de toutes les

adorations. La peinture touchante de la bonté de cet adorable Sauveur, mise en opposition avec l'impiété et la noire ingratitude des malheureux qui l'outragent et que d'une parole il pourrait réduire au néant ou abimer dans l'enfer, cette peinture, dis-je, oppressa tous les cœurs et tira des larmes de tous les yeux. En un mot, l'effet produit par cette retraite est vil, mais en même temps profond, et il y a d'autant moins à craindre qu'il se perde ou s'affaiblisse, que nous avons ici une sentinelle éclairée et vigilante prête à faire rentrer dans le bon chemin le malheureux qui voudrait se fourvoyer. Persuadés de cette vérité et reconnaissans du bienfait que leur Pasteur venait de leur procurer, les principaux habitans de la paroisse avec MM. les Marguilliers vinrent lui offrir l'hommage de leur reconnaissance.

Tel est, M. l'Éditeur, le récit véridique, mais bien insuffisant de ce qui s'est passé ici pendant ces cinq jours. Il faudrait une autre plume que la mienne pour dépeindre la foi, la ferveur et l'empressement de nos frères; il est des choses qu'on peut mieux sentir qu'exprimer. Je ne puis donc que répéter en finissant! : *Béni soit le Dieu de bonté qui daigne visiter son peuple!*

Je suis, avec un profond respect,

M. l'Éditeur.

UN DE LA PAROISSE.

Contrecoeur, 18 Février 1841.

Ces fruits de salut que la grâce du Seigneur a opérés si abondamment dans la paroisse de Contrecoeur, aux exercices de la retraite, nous apprenons qu'ils se multiplient également dans un très-grand nombre de localités, où les mêmes exercices ont lieu. C'est ainsi que dans les paroisses de Berthier, de St. Hyacinthe, de St. Simon, de St. Pie, de St. Basile et ailleurs, l'empressement des fidèles est étonnant; dans plusieurs de ces paroisses, on a cru ne devoir appeler à la retraite qu'une partie de la population à la fois; et bon a été ce plan, car autrement les églises auraient été trop petites et le grand nombre de confesseurs n'aurait encore pu suffire.

D E C E S .

À Nicolet, le 16 du courant, à l'âge de 71 ans et quelques mois, Mr. JEAN RAMBAULT, curé de cette paroisse depuis 25 ans, et supérieur du séminaire du lieu. Mr. R. était un de ces dignes ecclésiastiques que la révolution française força de quitter sa patrie, et conduisit en Canada où il n'a cessé par ses vertus et ses lumières de servir utilement la religion.

N. B. M. Rimbault ayant été membre de l'association de prières pour les prêtres défunts, on nous charge d'informer les associés que c'était à la liste des *Trois Messes* qu'il appartenait.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE. P. TRE. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.